Thiéfaine — La fatigue travestie en feu

Thiéfaine — La fatigue travestie en feu

Parce qu'il faut bien un poète maudit dans chaque époque,
on a collé à Hubert-Félix Thiéfaine le masque d'un Baudelaire contemporain.
Mais derrière les métaphores, les références littéraires et l'écorchure stylisée,
il n'y a pas d'élévation. Il n'y a que de l'usure.

Il parle du chaos, oui. Il le connaît.
Mais il ne le dépasse pas.
Et il ne nous en délivre pas non plus.

La flamme qu'on lui prête, c'est une flamme qui court partout dès qu'on l'invite.
Elle vacille sur les scènes, les plateaux, les hommages — mais elle n'habite plus personne.
C'est une braise sociale, pas une lumière intérieure.

Il est resté dans le système, dans la reconnaissance culturelle, dans la plainte stylisée.
Ce qu'il donne, c'est une lucidité ivre.
Pas une sortie. Pas une tension verticale.

Thiéfaine n'est pas un imposteur : il est sincère.
Mais on projette sur lui ce que la poésie vraie ne donne plus :
un souffle, une faille, une vibration libre.

Et ce n'est pas sa faute si notre époque se contente de silhouettes.
Rimbaud, lui, n'aurait pas chanté ses souffrances — il aurait disparu.

Aphorisme :

Il faut une poésie sans issue pour nourrir une époque sans espoir.
Thiéfaine ne ment pas. Mais on ment en l'appelant prophète.